

VIX

XIV.

Il avait déjà pris une plume qu'il tournait avec embarras entre ses doigts, lorsque la porte de son cabinet s'ouvrit brusquement. A une exclamation poussée par une voix connue, il se détourna vivement et jeta à son tour un cri de surprise et presque de frayeur. Louise était arrêtée sur le seuil.

— Vous ici ? dit-il, stupéfait.

— Je ne pouvais rester plus long-temps sans vous voir, répondit-elle.

— Mais vous n'y avez pas pensé ! venir ici en plein jour ! on vous aura vue.

— Que m'importe ? il fallait bien que je vinsse, puisque vous ne veniez pas.

Arthur frappa sur son bureau avec impatience, et se levant :

— Mais vous êtes folle ; pourquoi ne pas attendre ? Qui vous a dit de venir ? Mais vous voulez donc me perdre ?

Elle recula de surprise.

— Vous perdre ! Ce n'est donc pas moi que je perds en venant ?

Et, comme si un trait de lumière l'eût subitement éclairée :

— Ah ! je comprends, vous avez peur qu'elle ne le sache.

— Que voulez-vous dire ?

— Oh ! je sais tout, ne cherchez pas à me tromper. Ne l'ai-je pas vue cette femme que vous me préférez ? Je sais tout, vous dis-je ; je vous suis partout, je vois toutes vos actions. J'étais sur le mail ; n'ai-je pas remarqué comme elle vous a souri, comme vous la regardiez lorsque vous l'avez enlevée du traîneau ! Ah ! j'étais là, Arthur, j'étais là.

Ce souvenir réveilla la mauvaise humeur de Boissard.

— Je ne m'en suis que trop aperçu, dit-il. Grâce à vous, je suis, depuis deux jours, le sujet de toutes les conversations et de toutes les plaisanteries ? Mais qui vous a donné le droit d'espionner ainsi mes démarches ?

Louise joignit les mains.

— Mon Dieu ! avez-vous même oublié que je vous aime ?

— Étrange manière de prouver de l'amour que de fatiguer par des extravagances et des jalousies.

La jeune fille laissa tomber ses mains jointes, baissa la tête et se mit à pleurer. Arthur fit quelques tours dans la chambre

sans parler ; mais enfin, appelant à lui tout son courage, il s'approcha d'elle et lui prit la main.

— Écoutez, Louise, dit-il, nous ne pouvons rester ainsi : nous ne nous voyons plus que pour nous quereller, et je ne puis vous parler sans faire couler vos pleurs ; il faut que cela finisse.

Elle leva sur lui ses grands yeux pleins de larmes avec une expression d'espoir.

— Nos positions dans le monde sont trop différentes pour que nous ayons pu jamais songer à une union que ma famille d'ailleurs ne souffrirait pas. Nous l'avons senti tous deux, car jamais, vous le savez, il n'en a été question entre nous dans nos rêves les plus lointains. Nous serons donc condamnés

à vivre toujours séparés, à nous cacher du monde, à avoir honte d'une affection à laquelle enfin il nous faudra tôt ou tard renoncer.

Louise fit un mouvement.

— Écoutez-moi, écoutez-moi, tâchez de conserver votre calme pour me comprendre. Je le répète, tôt ou tard il nous faudra renoncer l'un à l'autre, car la vie est la vie, et nul ne peut se soustraire à ses nécessités. Le mariage est le but définitif de toute existence. Lors même que nous voudrions nous refuser aux joies d'une famille et à une position fixe, les circonstances seraient plus fortes que notre volonté. Il faut donc que le cœur fasse cet aveu à la raison ; ne pouvant nous unir par un lien légitime, nous devons nécessairement nous séparer quelque jour : il s'agit

maintenant de savoir s'il ne vaut pas mieux prévenir une nécessité fatale que de l'attendre. Déjà vous voyez que notre liaison n'est pour nous qu'une source de soucis et de souffrances. Or, c'est là un avertissement. Quand un amour n'apporte plus le bonheur, c'est que sa fin est proche. Pourquoi prolonger une cruelle agonie ? Soyez sage, Louise ! devenons amis d'amans que nous avons été. Je n'oublierai jamais les heures que j'ai passées près de vous ; vous trouverez toujours en moi un frère tendre et dévoué ; mais, croyez-moi, n'attendons pas plus longtemps une rupture ; séparons-nous sans colère, tandis que nous nous aimons encore.

En parlant ainsi, Boissard secouait doucement les mains de l'enfant, qu'il tenait dans les siennes, comme pour l'exciter à répondre ; car celle-ci se taisait. Elle avait tout

écouté dans un silence qui avait presque l'air d'être du calme. Seulement ses regards avaient pris insensiblement une expression égarée, tout son corps s'était mis à trembler et sa respiration était devenue entrecoupée. Quand Arthur eut fini de parler, elle ferma les yeux, étendit les mains en avant comme si elle eût vu un abîme, et se laissa tomber à genoux en poussant un gémissement.

Boissard, tout troublé, se pencha pour la soutenir.

— Calmez-vous, Louise; au nom du ciel, revenez à vous.

Mais les sanglots étouffaient la jeune fille : enfin, pourtant, un torrent de larmes parut la soulager; elle leva les regards et les

mains au ciel avec une expression indicible de désespoir.

— Je ne me trompais donc pas, murmura-t-elle; il ne m'aime plus, il en aime une autre maintenant!

Boissard pensa que, l'occasion venue et le premier pas fait, il ne devait pas reculer.

— Eh bien! répondit-il d'une voix affectueuse, mais ferme, si vous avez cette pensée, vous voyez bien qu'il faut nous séparer.

— Ainsi, c'est vrai! cria Louise en le regardant.

Il baissa les yeux.

— Oh! c'est vrai, mon Dieu! il en aime une autre! et il ose me le dire et il n'a pas peur que je meure!

Et se frappant le front de ses poings :

— Oui, mourir! cela vaut mieux, je souffrirai moins long-temps.

Elle courut vers le balcon, Boissard n'eut que le temps de la saisir dans ses bras.

— Louise! s'écria-t-il épouvanté, Louise, vous êtes folle.

Elle détourna vers lui son visage défait.

— Vous avez raison, dit-elle avec une douceur navrante, il ne faut pas que ce soit

ici; si je me tuais chez vous, on en parlerait, et elle ne voudrait peut-être plus vous épouser.

— Louise! oh! revenez à vous; écoutez-moi.

— Vous écouter; à quoi bon? Ne m'avez-vous pas dit que vous vouliez me quitter? qu'ai-je besoin de savoir autre chose! Vous voulez me quitter...; et que deviendrai-je, alors, moi? J'ai besoin de vous, je n'ai plus que vous au monde! Mais vous l'aimez donc bien cette femme? Qu'a-t-elle pour que vous l'aimiez tant? Est-ce parce qu'elle est élégante et riche? parce que c'est une demoiselle? O mon Dieu! fais donc que je sois aussi une demoiselle pour lui plaire! Mais cette femme, vous ne lui êtes pas nécessaire comme à moi; pourquoi m'abandonneriez-

vous pour elle? Je vous ai aimé la première, je vous aime plus qu'elle, plus qu'elle ne vous aimera jamais. Quel droit a-t-elle sur vous? que vous veut-elle?

— Louise !...

— Ah! j'irai la trouver, continua-t-elle avec emportement, j'irai la trouver.

— Vous ne le ferez pas! s'écria Arthur effrayé.

— Je le ferai; pourquoi aurais-je pitié des autres, puisque personne n'a pitié de moi? J'irai la trouver, je lui dirai tout; je lui raconterai ce que je souffre; je tomberai à ses pieds, et, si elle ne veut pas renoncer à vous, je me tuerai devant elle.

Boissard s'arrêta devant la jeune fille, pâle de colère et de peur.

— Vous ne ferez pas cela; dites que vous ne le ferez pas.

— Je le ferai.

— Vous avez donc juré d'être mon nouveau génie?

— Pourquoi, pourquoi ne voulez-vous pas m'aimer?

— Non, je ne vous aime plus, s'écria-t-il, car vous n'êtes pour moi qu'une cause de trouble et de douleur. J'ai tâché de rendre moins pénible une séparation nécessaire, et vous ne l'avez pas voulu. Vous m'avez me-

nacé; eh bien! soit, faites; accusez-moi d'une faiblesse dont je rougis maintenant; mais que tout soit fini entre nous, que je ne vous voie plus, que je ne vous entende plus; tout m'est égal, pourvu que je sois délivré de vous.

Louise paraissait comme frappée de la foudre. Pâle, droite, les yeux fixes, elle demeura un instant étourdie; puis, levant tout à coup ses regards sur Arthur, elle jeta un cri, joignit les mains d'un geste insensé et s'élança vers la porte.

— Adieu, Arthur! dit-elle.

Boissard voulut courir sur ses pas, mais elle était déjà disparue.

XV.